

Cause et détermination

Laure THIBAudeau

Il n'est pas rare qu'un sujet se demande ce que lui apporte son analyse, tant celle-ci est devenue partie intégrante de lui-même. Mais il n'oublie pas ce qui l'a contraint à rencontrer un analyste. Une contingence de la vie, un réel parfois à peine repérable mais redoutable l'ont précipité dans un insupportable, ébranlant son « assiette sociale » et son économie de jouissance. S'il s'apaise de les confier à un analyste, il découvre dans le même temps que l'expérience analytique ne consiste pas à « vider son sac » et que, au lieu d'évacuer ce qui le fait souffrir, chaque parole énoncée l'engage dans la mesure où elle a trouvé son entendeur. Ce dont il pensait pouvoir se débarrasser a trouvé dépôt dans l'oreille de celui qui vient de se constituer comme son partenaire-analyste.

Être bon entendeur consiste pour ce dernier à accepter d'endosser cet objet qui niche dans la parole de l'analysant, dont il se fait dès lors le semblant. Il entre dans le symptôme de celui-ci et prend à sa charge la part d'objet qui l'encombre tant. Pour l'analysant, parler à quelqu'un ne va pas sans le constituer en Autre, à qui il veut faire entendre quelque chose sur l'objet qui le concerne mais dont il ne sait rien. Ainsi se trouve reconstitué ce qui lie le sujet à l'Autre : le sujet tente d'avoir accès à l'Autre, qui est sa référence et son accrochage signifiant. Mais il ne peut le faire que par le biais de l'objet qu'il mise en lui. « Il aïse l'Autre », dit Lacan.

Le tandem ainsi constitué a pour effet d'alléger l'analysant d'un poids de jouissance ; souffre-t-il encore ? Son Autre étant supporté par l'analyste, qui par ailleurs fait semblant de son objet, il peut penser avoir trouvé un rééquilibrage dans l'ordonnement de ses symptômes et vouloir oublier que l'Autre que représente son analyste n'est pas celui auquel il se confronte au quotidien. L'analyse lui rappelle que, s'il est assujéti à son Autre, il est lié à son analyste par le pacte de la parole qu'il a engagée et sur laquelle il parie pour aller mieux.

Ce qu'il avait présenté comme une affirmation s'avère être une question : celle de sa vérité. Il pense pouvoir l'atteindre en dépliant sur l'Autre ses défilés signifiants et ses identifications, ses modes de jouissance : puisque l'Autre analyste garde en dépôt cette part d'objet qui le concerne et « partage » avec lui son symptôme, il est considéré par l'analysant comme supposé savoir ce qu'il en est de sa jouissance, de son objet, de son symptôme. De là à lui supposer un savoir sur sa vérité, il n'y a qu'un pas aisément franchissable. En effet, contrairement à ce qui se passe dans les rapports sociaux ou amoureux, l'analysant tente dans sa cure de dire au plus près sa vérité, masquée. Il attend de l'Autre qu'il lui en révèle le sens caché.

Mais son énigme ne se résoudra pas sur un sens dernier, qu'il voudrait vérifier auprès de l'analyste. Il aboutit non pas à un jugement ultime, mais à ce qui cause son désir, qu'il doit reconnaître pour se déterminer dans le monde. L'analyse se déplie à partir de ce leurre du sujet à lui-même, mis en acte de par la structure même de l'analyse, puisqu'elle ne peut s'effectuer qu'à partir du moment où le sujet a constitué l'analyste comme son Autre de référence. C'est en cela que Lacan a pu parler de l'« escroquerie de l'analyse ». Le sujet attend de l'analyste qu'il lui donne la solution sur ce dont il parle, ce à quoi l'analyste répond : « Tu l'as dit. »

C'est, au plus intime du sujet, son orientation sexuelle, avec le choix de jouissance qu'elle détermine, qui se construit dans une analyse. Elle ne trouve à s'élaborer qu'à partir des signifiants, puisque dans l'inconscient rien ne vient rendre compte de la différence des sexes. Ce qui cherche à se dire se tisse sur un fond d'indicible, ce qui signifie non pas que c'est ineffable, mais qu'il y a de l'impossible à dire. Cela concerne le sexe et l'impossible rapport entre les sexes. C'est ce dont témoigne l'histoire œdipienne. Ce qui ne va pas, ce qui cloche dans cette histoire pour que le sujet puisse y prendre place se constitue en symptôme pour lui, qu'il vise à corriger, voire à éradiquer *via* l'Autre. Il entre ainsi dans l'inconscient freudien. C'est sur cette question insistante, « qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », que se déroule le fil d'une analyse. Elle se répète sous toutes les formes et toutes les contingences dans lesquelles elle se présente au sujet, dans ses rencontres.

C'est toujours la même. Le sujet dit – toujours – la même chose. Jamais de la même façon, et selon les coordonnées de son dire cela n'entraîne pas les mêmes conséquences. Qu'il s'entende dire la même chose, mais autrement, lui permettra à terme d'opérer un retournement dans sa prise de position dans le monde. Le même point est à l'origine de ce qui le fait parler, mais le savoir qu'il en tire à chaque fois lui donne, à juste titre, la conviction qu'il avance. Il lui faut consentir à s'y confronter un certain nombre de fois pour que ce qui l'écrasait et l'empêchait de vivre prenne sens pour lui, resserré dans une épure dont il ne doute pas.

C'est ce point autour duquel peut se resserrer une analyse tout entière dans la passe. Il trouve son pendant avec le réel qui se présente au sujet, et dont il reconnaît la marque, qui « ne cesse pas de s'écrire ». C'est la valeur de réel du symptôme : là où le sujet est convoqué, il répond dans sa singularité, qui objecte à tout savoir pré-établi sur lui.

En prendre acte l'oblige à se déterminer à l'égard de l'Autre, dont il sait bien qu'il est barré. Il lui reste à dégager l'objet qui cause son désir de là où il l'avait niché dans l'Autre, dans le temps même où il s'en sépare. C'est à ce prix qu'il peut se déterminer en tant que sujet. Il doit pour cela accepter que son symptôme, qu'il abhorrait au début de son analyse parce qu'il le séparait de l'Autre, est effectivement ce qui le rend inassimilable à l'Autre et lui garantit sa place.

Il y a deux temps, selon Lacan, dans l'élaboration du désir. Tout d'abord, « le désir est le désir de l'Autre », il court sous les signifiants, comme le furet, mais reste impossible à saisir par le signifiant. Car l'objet du désir se fonde sur son manque, objet en moins, désigné par le signifiant du phallus dans l'Autre. C'est ce que supporte le père freudien, que Lacan reprend en tant que Nom du père, symbolique, porteur de la métaphore paternelle et de l'organisation signifiante. Mais cela ne suffit pas à rendre compte du nouage du sujet au désir, au-delà de l'Œdipe et de la castration. Il faudra à Lacan l'utilisation de la topologie pour développer en quoi l'objet *a* fait coupure au champ du sujet et ouvre une perspective nouvelle sur la fin de l'analyse. Si, au-delà du désir porté par le signifiant, nous rencontrons le désir comme coupure, c'est non plus sur la butée du signifiant, présentifiant le roc de la castration freudienne, que s'arrête une analyse, mais sur la déprise du sujet de la jouissance de l'Autre, dans un mouvement où le sujet, en cessant de compléter l'Autre, rencontre sa division et ce qui la cause : l'objet *a*. L'objet *a* comme séparable, Lacan le situe sur le modèle de la séparation du sujet de ses premières enveloppes. Il est coupure, de pouvoir être fantasmé comme séparé du corps. « Cet objet perdu, aux différents niveaux de l'expérience corporelle où se produit sa coupure, c'est lui le support de cette fonction de la cause : c'est cette part de nous-même, ce morceau charnel arraché, cette livre de chair, cette part à jamais perdue, qui est corporelle et dont la fonction est partielle ¹. » C'est parce qu'il fait coupure dans le champ de la jouissance que l'objet *a* est cause du désir.

Une cure produit deux franchissements majeurs à partir du désir : 1. Une séparation de l'appui pris sur les identifications nouées par le Nom du père de la métaphore paternelle – c'est le franchissement du plan de l'identification ; 2. L'extraction du sujet de sa place d'objet de la jouissance de l'Autre dans ce mouvement de retournement au cours duquel il est divisé par l'objet *a*.

1. J. Lacan, *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 2004, leçon du 8 mai 1963.

Ces deux moments peuvent paraître difficiles à différencier quand ils se présentent. Ils opèrent tous deux une séparation dans laquelle le sujet reconnaît sa part et trouve sa responsabilité. L'issue ne répond pourtant pas aux mêmes enjeux : dans le cas du franchissement du plan des identifications, le sujet rencontre la castration mais reste aux prises avec un point de jouissance qui prend la forme d'une « protestation virile » pour les hommes et du « Penisneid » pour les femmes, en butée sur l'anatomie donc. Il faut que le sujet saisisse la sorte d'objet qu'il est pour l'Autre pour qu'il puisse traiter le nouage de sa jouissance et de son sexe. Arrêtons-nous sur deux moments cliniques pour tenter de saisir la logique de ces deux temps et ce qui fait leur distinction.

Tout d'abord ce patient : il tient l'Autre sous bonne garde en la personne de l'analyste. Non seulement rien de ce que fait publiquement celle-ci ne lui échappe, mais il vérifie dans l'intime de la cure son humeur, les signes de fatigue ou d'énervement, voire de faiblesse. Avoir l'analyste sous son regard implique que celle-ci le sache. Il doit donc s'assurer qu'elle est assurée elle aussi de sa vigilance... Ses attentions n'excluent pas des jugements parfois cinglants.

Mais l'Autre de son enfance ne lui savait aucun gré de cette vigilance dévouée et, féroce et agressif à son égard, l'obligeait à un ordre implacable sous lequel il disparaissait. L'idéal de cet Autre semblait être « tous à la même enseigne », ce que le sujet a interprété comme une volonté de gommer tout ce qui faisait différence dans cette famille quatre fois recomposée.

Il n'a pas cédé mais s'est senti laissé pour compte dans ces remaniements familiaux acrobatiques, où le désir des adultes s'était dissimulé derrière la morale plutôt que laisser affleurer ce qui pouvait le causer. Cela a consisté pour lui à se présenter comme un enfant grognon qui trouvait toujours à redire. Il était un ardent partisan du « oui, mais ». Cela provoquait un regard courroucé de l'Autre qui le pétrifiait et il se repliait sur lui-même avec un sentiment d'abandon teinté d'une rancune tenace. Cet incompris n'était pas sans haine. Elle lui était insoutenable et déchaînait sa culpabilité.

C'est sur ce dilemme qu'il a rencontré un analyste et que son aventure analytique a commencé. Il en a exploré les emblèmes. Il s'est perdu dans ses identifications pour réussir finalement à les repérer et à s'en détacher. Il s'est caché dans les recoins de jouissance soutenus par son fantasme, mais il en reconnut la ruse et en a admis la facticité. Il a suivi le défilé des signifiants de son histoire pour les faire siens.

Des temps d'arrêt et des moments de doute : est-ce que sa psychanalyse avance ? Son analyste est-elle à la hauteur ? Histoire longue et riche du nouage qui lui est propre.

Un jour l'analyste vint à manquer. C'était prévu, voire organisé. Mais rien ne put enrayer l'angoisse qui s'était emparée du sujet brutalement, et de manière qui lui était à lui-même incompréhensible. Car il avait repéré depuis longtemps ses stratégies pour avoir son analyste « à l'œil », comme le dit Lacan.

Cette fois-ci, rien n'y faisait. Lui sont alors revenus des moments où dans l'analyse il s'était senti incompris, voire non entendu, abandonné dans sa parole, abandonné à sa jouissance. Aux points où il avait souffert d'un Autre barré, la rancune, voire la haine s'étaient alors animées en écho de l'incompréhension parentale. Cela lui avait servi d'appoint pour supporter quelques absences de l'analyste, mais aussi de pare-coupure, car ce n'était pas sans réalimenter les revendications transférentielles, qui resserraient d'autant les liens avec un Autre gonflé de jouissance supposée. Seulement, cette fois-ci, aucune haine ne venait soutenir la séparation et la revendication convoquée ne trouvait pas son terrain.

S'arrêtant sur la place du regard pour lui, à la suite d'une remarque de son analyste, il s'est aperçu que, dans les séparations, c'était finalement non pas tant quand l'autre partait, c'est-à-dire quand il sortait de son regard, que les choses étaient compliquées pour lui, mais bien plus quand lui-même partait. Il était alors saisi de culpabilité de le laisser seul, dans un vide, sans utilité, sans son regard pour le soutenir. Quand c'était les autres qui partaient, ils allaient être occupés, il pouvait donc être tranquille et vaquer à ses occupations. Il se donnait ainsi la charge de veiller à ce que l'autre ne restât pas inoccupé et sût qu'il était regardé, car cela impliquait qu'il s'y intéressait.

Il découvrit avec stupeur que cette stratégie dévoilée lui ouvrait la voie d'une lecture jamais advenue sur un réel qui lui était tombé dessus enfant, et dont il avait déplié les occurrences au cours de nombreuses séances pour essayer de saisir ce qui avait conduit son père à se comporter de la sorte.

Il était très jeune quand les choses se sont mises à aller mal entre son père et sa mère. Malade, lui-même restait souvent seul avec son père, qui le gardait pendant que sa sœur aînée, issue d'un premier lit, était à l'école. Il se souvient que son père ne supportait pas le bruit et se montrait maussade. Parfois, des voisins proposaient de l'emmener chez eux, ce qu'il aimait bien parce qu'il s'ennuyait. C'est ce qui est arrivé un jour. Au retour son père n'était plus là. Il ne l'a revu que très ponctuellement. Il s'est retrouvé quelque temps chez une tante célibataire, où il était à la fois choyé et seul.

Peu de temps après son retour au foyer, un nouveau compagnon est apparu dans la vie de sa mère et n'a pas tardé à s'installer à la maison avec ses deux enfants, dont les âges étaient proches du sien. Une nouvelle vie a commencé à s'organiser, faisant table rase de ce qui s'était passé avec son père. Il n'en a quasiment plus entendu parler, sauf quelques rares fois chez sa tante, qui critiquait plus son beau-père qu'elle

ne lui parlait de son père. Un blanc s'est installé dans son histoire. Il ne se souvient plus. Une fois, quand il a été « en âge de comprendre », son beau-père lui a parlé de la disparition de son père, qui avait abandonné ses responsabilités familiales. Il lui restait de cette période ce beau-père qui avait décidé d'en faire son fils, en le façonnant à son image, et à qui il avait répondu « oui, mais... ».

De ce « coup du sort » il a fait une rencontre avec sa subjectivité. Il s'est décollé de ce pan d'histoire à partir de ce qu'il a reconnu comme sa prise de position vis-à-vis de son père : il l'avait soutenu de sa présence malade dans sa fonction paternelle ; et en le quittant des yeux pour aller chez les voisins, il l'avait lâché. Son père avait pu penser qu'il pouvait se passer de lui en tant que père.

Ce lâchage qu'il a pris à son compte, et sous sa responsabilité, s'est doublé pour lui d'une occultation du départ du père. Certes, il était resté interdit devant l'absence de parole sur cet acte. On lui avait retiré une figure identificatoire en lui en substituant une autre, sans mot dire. Il avait été ainsi spolié d'un trait d'identification. Mais il lui appartenait, remarqua-t-il, d'avoir été complaisant dans ce silence par lequel lui aussi tirait un trait sur son père. Coacteur du blanc porté sur lui, il avait fait comme s'il ne comptait plus pour lui.

Sa considération d'un Autre parental barré, vis-à-vis duquel il avait pris position, le libérait du silence maternel, auquel s'était ajouté ce qu'il admettait finalement comme avoir été, pour lui, l'imposture de son beau-père.

Il ne cherchait plus à savoir pourquoi son père s'était comporté de cette manière, ni à dénoncer l'imposture de son beau-père, car il savait maintenant que ce qu'il cherchait à dire, c'était sa position à lui face à son père manquant : non pas solliciter l'Autre là où il défaille, ni lui faire porter la faute du fait de sa défaillance même, mais nommer ce que lui ouvrait cette défaillance de l'Autre, en tant que sujet, c'est-à-dire une rencontre avec sa subjectivité. Ce nouage nouveau lui a permis de nommer sa réponse, et par là même de se nommer en tant que sujet, face au réel qui l'avait concerné dans le départ de son père. Il a nommé la place qu'il s'est octroyée. Dans ce mouvement, il a vu comment il avait complété l'Autre par son regard : il pouvait voir que l'Autre le voyait le regardant.

Cette nomination de son réel relève non pas du Nom du Père de la loi et du désir, qui soutient la métaphore paternelle, mais d'un père qui nomme les choses. La jouissance prise au symptôme se dévalorise en étant ainsi nommée. Le symptôme peut prendre une valeur relative avec laquelle le sujet apprend à composer. Il restait à l'analysant à se réapproprier son analyse, au regard de sa responsabilité subjective. Il s'est *autonommé*, au sens où il a nommé son être, au-delà de l'Autre. Et il avait à en tirer les conséquences.

À présent, qu'en est-il du franchissement qui vient nommer la castration ? C'est ce qu'éclaire la cure de cette autre analysante. Si elle est venue voir un analyste, ce n'est pas parce qu'elle était encombrée de symptômes lui rendant la vie impossible, car elle vivait plutôt le contraire. L'organisation de sa vie, ses liens amicaux et sentimentaux, son travail, tout se présentait sous les meilleurs augures. Elle était curieuse de tout et de tous. Cela ne l'empêchait pas d'éprouver que ce bel agencement se faisait autour d'un vide dont elle ne saisissait pas les contours. Elle avait le sentiment d'une mascarade sociale rendant les choses du monde factices, alors qu'elle sortait d'une enfance triste, éprouvante et angoissée.

Longtemps amoureuse d'un homme, elle a su qu'elle ne voulait pas l'épouser dès que les conditions ont été remplies pour qu'elle puisse se marier avec lui. L'interrogation qui lui est venue : « Peut-on ne pas vouloir ce qu'on désire ? », pour paraphraser Lacan, a été suffisamment puissante en elle pour corréliser sa vie actuelle aux difficultés d'enfance qu'elle avait rencontrées. Ce paradoxe sous forme de question résumait la situation insoutenable dans laquelle elle se trouvait. C'est ce qui l'a décidée à commencer une analyse. Elle s'est engagée dans le transfert sous une forme négative, mais l'analyse, très vite, s'est avérée « l'aventure de sa vie ».

Elle a découvert la force du signifiant et le poids de ses constructions fantasmatiques. C'était une analyse très « freudienne », où ce qu'elle ne se remémorait pas s'actualisait dans le transfert, à charge pour l'analyste de ne pas se laisser prendre et de lui en indiquer l'enjeu dans le fil de son histoire. Son analyse a ainsi cheminé, à l'affût d'une réponse définitive qui viendrait enfin dire le vrai sur sa vérité, accrochée à un analyste supposé savoir.

Ses repères ont basculé quand un homme qui lui était très proche a été immobilisé pendant plusieurs mois à la suite d'un très grave accident. Elle fut terrifiée à l'idée qu'il aurait pu mourir. Mais c'est surtout son immobilisation et l'impuissance à laquelle il était réduit qui l'ont troublée. Cet événement surgissant hors cure a été pondérant dans sa cure.

C'est alors que le vide qu'elle éprouvait et qui donnait à ses actes un goût d'inaïté s'est animé. Un sentiment de consistance de la vie s'est imposé à elle tout en lui ouvrant un autre champ. Il lui donnait accès à un désir inédit. De la fracture subie par cet homme surgissait une liberté nouvelle.

À propos d'un documentaire dont elle ne savait plus s'il s'intitulait « Le pays » ou « Le paysage de mon corps », l'analyste lui demanda : « Sage ou pas ? » Étonnement émerveillé du jeu signifiant témoignant de la question qui se posait à elle à son insu ! Elle reconnut la part prise par cet homme à sa construction œdipienne. Il avait été pour elle le relais de son père au moment de l'adolescence, quand celui-ci s'était

montré particulièrement hostile et peu complaisant dans l'agencement de sa féminité. Cet homme comptait beaucoup pour elle, car il manifestait clairement son désir à l'égard de sa femme. C'était un homme séduisant qui s'intéressait à sa femme. Mais, au lieu de l'ouvrir au désir d'autres hommes, il lui est apparu que l'interdit sexuel avait infecté le substitut qu'elle s'était trouvé et s'était propagé à tous les hommes. Certes, elle avait des relations sexuelles, et de désir, mais elle ne pouvait être la femme d'aucun.

Il lui avait permis de trouver une place de « jeune fille », mais elle n'avait pas pu, elle, lui attribuer la qualité subversive du « prince charmant ». Plus exactement, il aurait pu être un prince charmant, mais il était déjà pris, et absolument interdit. Elle avait trouvé un remplaçant pour dérouler un roman œdipien qui était resté en panne avec son propre père, mais elle était restée prise au piège de cette substitution et n'avait pas pu aller au-delà.

Elle traduisait ainsi « sage ou pas » : rester sous le nom de son père, ou entrer dans le monde des hommes et des femmes et se laisser contaminer par un désir qui la déflore dans un rapport sexué aux autres. Toutefois, en restant la fille sage, elle s'assurait de la bienveillance de cet homme à son égard. En s'orientant vers un monde fait d'hommes et de femmes désirants, elle encourait sans sa protection le désaveu de son père.

Elle en a déduit que c'était en s'autorisant à se laisser entamer par le nom d'un homme qui la désigne comme sa femme, et en supportant son désir, qu'elle quitterait le rôle de l'otage familial. C'est la décision de ce choix qui a scellé son lien avec l'homme qu'elle avait rencontré peu de temps auparavant, avec lequel elle s'est mariée. Elle traitait ainsi « œdipiennement » le non-rapport sexuel, en levant l'option paternelle qui pesait sur sa féminité.

Un franchissement s'est opéré pour elle, qui lui a permis de reconnaître et d'assumer sa position féminine. C'est ce que son analyste a repéré et lui a signifié en lui disant qu'elle était maintenant sur la fin de son analyse. L'équivoque signifiante qu'il avait entendue l'avait dégagée d'un interdit et l'autorisait à inscrire son choix sexué : elle avait trouvé un homme pour la nommer en tant que femme. Mais la dimension symbolique de cet acte ne peut pas faire oublier le rapport à la jouissance qui est interpellée.

Certes, pour cette jeune femme, comme pour l'analysant précédemment, quelque chose à n'en pas douter a été dépassé. Mais cela ne porte pas sur les mêmes points et n'a pas eu les mêmes conséquences pour l'un et pour l'autre.

Quand l'analyste a estimé que la jeune femme atteignait la fin de son analyse, son erreur (peut-être à la hauteur de l'illusion dans laquelle il était pris) a été de

penser que la direction de la cure impliquait qu'il avait à lui dire où était la fin, et non pas de s'en tenir à déjouer les significations porteuses d'un savoir définitif et de repérer ce qui se répète. La question de sa féminité ne se limitait pas à endosser le nom d'un autre homme que celui de son père. Pour elle, son analyse n'était pas terminée, même si elle ne savait pas dire pourquoi. Si elle avait fait un tour probant, il lui en restait d'autres à effectuer pour trouver son « nom de symptôme ». La présomption de l'analyste ne l'a pas arrêtée : elle a poursuivi chez un autre son parcours analytique, prouvant en cela qu'une analyse est le fait non pas de l'analyste, mais de l'analysant. L'analyste ne peut pas en infléchir le cours quand l'analysant est décidé. Il peut en revanche faire des dégâts, à la mesure de la place d'Autre que le sujet lui accorde.

C'est à l'analysant d'interpréter les fautes de l'analyste. Si elles peuvent l'amener à faire des acting out ou à alimenter son fantasme, pour sauver sa croyance en l'Autre, elles peuvent aussi engager la déprise de l'Autre pour le sujet, qui vérifie qu'il est effectivement manquant. On peut penser que l'analysant peut inclure ces fautes dans le décours de l'analyse comme la marque de l'Autre barré pour le réaménagement dans sa réponse à ce qui surgit. « Chacun sait – dit Lacan à propos de l'expérience de la passe dont il interroge les effets – que tels que nous sommes foutus nous autres de l'espèce humaine, les dégâts c'est ce qui peut nous arriver de mieux. »

Le symptôme, qui questionne l'analysante sur la facticité du monde et la parole vraie, n'est pas seulement une formation de l'inconscient. Il fait partie de sa réalité psychique, que Lacan appelle la trouvaille de Freud pour rendre compte du réel. Car, au-delà du symbolique, c'est le réel du rapport à l'objet qui est visé dans une analyse. Ce point est déterminant dans l'enseignement de Lacan et c'est ce qui lui a permis d'aller au-delà de la castration freudienne dans la terminaison d'une analyse. C'est pour saisir ce mouvement que la topologie nous intéresse, car elle permet de repérer la logique des coupures et des retournements, et ce qui prête à confusion.

Lacan utilise le nouage borroméen « du symptôme » à quatre ronds dans *RSI*. Trois ronds sont empilés et noués par un quatrième selon le principe borroméen, c'est-à-dire qu'il suffit de défaire un des ronds pour que tous soient libres. Ils se superposent dans ce qu'ils donnent à voir mais ne s'équivalent pas. Les trois ronds fondamentaux sont ceux du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Du nœud borroméen Lacan dit qu'il rend compte de l'expérience analytique et qu'elle se déploie sur le nœud borroméen le plus simple, c'est-à-dire à trois ronds. Mais il propose d'utiliser un nœud à quatre ronds pour saisir où se place, et se déplace, le symptôme. Le quatrième rond, du symptôme, noue les autres dans un laçage dessus-dessous précis. C'est sa fonction de permettre de passer de l'un à l'autre rond. Lacan le désigne successivement par l'Œdipe freudien, la réalité psychique, le Nom du père, et le symptôme. Ce que révèle

la souffrance d'un Œdipe mal déplié chez un sujet, c'est que l'Œdipe donne les coordonnées de sa réalité psychique, dont le symptôme est l'écriture.

Le complexe d'Œdipe permet au sujet de tisser ses signifiants autour de l'irruption de jouissance qui lui est tombée dessus, dans son corps, et de la sexualiser dans un roman qu'il construit à son usage personnel, avec les signifiants qui lui viennent de l'Autre. Les signifiants de l'inconscient freudien se déplient sur la faille, sur l'impossible à dire de l'inconscient lacanien.

La fonction symbolique du père œdipien de la loi s'était d'un réel de la jouissance du père, qui « besogne la mère », selon l'expression de Lacan. C'est ce qui constitue la réalité psychique du sujet. Lacan dira plus loin dans son enseignement que la fonction radicale du père, finalement, est d'extraire les choses du réel et de leur donner un nom. Au-delà du Nom du père qui transmet le phallus, le père est « nommant ». Ce qui doit trouver nom, c'est le symptôme du sujet.

Celui-ci n'est pas que réponse au trou du sexuel qui centre la réalité de l'inconscient, il est constitutif de la structure, et Lacan lui a accordé très tôt une place essentielle dans la structuration du sujet. Au-delà du mal-être qu'il produit chez le sujet, il s'en fait le témoin. Lacan écrit en 1968 : « C'est toute l'histoire du sujet, c'est toute son anamnèse qui est impliquée dans le symptôme ² », et en 1963 : « Le symptôme tout entier est implicable dans le processus de constitution du sujet ³. »

Le symptôme qui fait tenir le nœud, que Lacan nomme aussi *sinthome* à partir de son élaboration sur Joyce, a été délesté du « pathétisme historique », vidé de la jouissance que condensaient les objets du fantasme, convoqué comme réponse sexuelle qui troue le savoir inconscient. Il se révèle finalement comme effet du désir quand, en fin de cure, l'objet a s'est dégagé comme ce qui cause le désir du sujet. C'est un point d'incastable qui a pour effet que, même en s'offrant comme objet, le sujet ek-siste à l'Autre. Ce qu'il est comme parlêtre est inabsorbable par l'Autre, exception faite de l'inceste, qui réintrojecte son propre produit.

Dans le nouage borroméen à quatre, l'Œdipe, la réalité psychique, le Nom du père (nommant) et le symptôme, tous sur le quatrième rond, s'équivalent. Chacun aborde le nouage par un rond : du symbolique, de l'imaginaire, du réel, mais ils passent tous par les trois registres. Toutefois, il y a un ordre, semble-t-il : il faut, dans la névrose, éprouver la valeur de la castration et du roman œdipien, ainsi que leurs limites, pour consentir au réel du symptôme qui pourrait se résumer par un « je suis... ce que je suis » décidé.

2. J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, leçon du 18 juin 1958.

3. J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.*, leçon du 19 juin 1963.

La répétition par laquelle le sujet est obligé de passer et qui le fait souffrir libère à chaque tour un bout de savoir nouveau. Elle lui permet de saisir comment s'est construite sa « non-conformité » à l'Autre, dans les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. On peut considérer qu'elle se présente comme un objet topologique qui prend la forme proposée selon les incidences historiques et les contingences biographiques du sujet. La psychanalyse se fait clinique du réel. Elle opère par le passage de l'imaginaire au symbolique et au réel à l'aide du symptôme. « C'est de l'expérience analytique qu'il [le nœud borroméen] rend compte, et c'est en cela qu'est son prix ⁴. »

Et sans doute Lacan a-t-il ouvert un champ d'explorations, dont la clinique de la passe n'est pas un moindre enjeu, qui est encore à peine entamé en ce qui concerne la mise à l'épreuve de la clinique par la topologie. Car Lacan associe le maniement des objets topologiques et la fin de l'analyse dans la même démarche d'assèchement de l'imaginaire et va jusqu'à prétendre que quelqu'un qui a fait la passe devrait pouvoir refaire son nœud borroméen dans le noir.

Avec la topologie, Lacan fait un saut extraordinaire qui subvertit la pensée de la psychanalyse. Ce qu'il produit, en utilisant cet outil, suscite l'évocation d'un parallèle entre ce qui se passe dans un trajet analytique qui à son terme se réduit à l'épuration du symptôme, là où le sujet doit franchir le pas de l'assumer, et le trajet de son enseignement dont les derniers séminaires se condensent dans le maniement des nœuds au détriment de la parole, dans une volonté de « désimaginer » le réel.

L'analyse d'un sujet peut prendre des chemins paradoxaux qui ne sont pas thérapeutiques. S'il arrive qu'elle apparaisse comme un anti-destin dans les retournements qu'elle opère et les coupures libératrices, elle n'empêche pas les paris pris et perdus, les risques raisonnés qui se soldent par un échec, ni les accidents : l'analyse ne promet pas le bonheur. En revanche, le sujet y rencontre sa responsabilité. Celle-ci donne une qualité inestimable à la vie, mais la liberté que le sujet y trouve n'est pas un *happy end*.

Il peut y avoir dans l'analyse une confrontation avec la cruauté dont parle Artaud à propos de son expérience de théâtre, « celle que les choses peuvent exercer contre nous. Nous ne sommes pas libres. Et le ciel peut encore nous tomber sur la tête. Et le théâtre [remplaçons ici le théâtre par l'analyse] est fait pour nous apprendre d'abord cela ⁵ ». La cruauté du théâtre (de l'analyse) tient à la mise en acte de ce qu'Artaud appelle le mal. Il est cruel en effet que, du fait que le sujet assume la responsabilité de sa vie et de son sexe, il devienne comptable de tout ce qui lui arrive,

4. Lacan, *RSI*, leçon du 17 décembre 1974.

5. A. Artaud, *Le théâtre et son double*.

par la réponse qu'il y donne. Le réel fait mal, et maquiller le réel en névrose permet d'entretenir l'illusion qu'il pourrait y avoir de l'harmonie quand la névrose sera guérie. Freud va plus loin : pour lui, vivre ne va pas de soi. Cela relève même du devoir, et selon lui c'est le seul qui incombe véritablement à l'homme. À cela Lacan répond qu'il reste toujours au sujet la liberté du suicide. Mais cela n'est pas une solution pour Artaud, « car s'il est difficile de vivre il devient de plus en plus impossible et inefficace de mourir ⁶ ».

Le discord du parlêtre au monde, que ce soit à l'ordre naturel ou à la communauté humaine, fonde le pessimisme que partagent Freud et Lacan. La citation que reprend Freud : « L'homme est un loup pour l'homme » est complétée par Lacan : « ... et ce n'est pas un compliment pour le loup ». Cela concerne non seulement la violence des rapports de l'homme à ses semblables, mais aussi son comportement vis-à-vis de lui-même. Dans ces conditions, « aimer son prochain comme soi-même » s'annonce à très hauts risques, comme le relève Lacan, et force au constat freudien que l'homme vise à sa perte mais qu'il veut en choisir les détours. « Le mal est permanent ⁷. »

De ce point de vue, « la cruauté [...] n'est pas qu'un constat – le résumé d'un procès-verbal. Elle est une discipline, c'est-à-dire le choix d'"un déterminisme supérieur" qui conditionne la possibilité de se soustraire, par l'acte théâtral [analytique], au déterminisme tout court. [C'est une] homéopathie du choix de la nécessité pour combattre l'assujettissement à un destin, à une répétition ⁸ ».

Il n'est pas de bien donné au sujet. C'est plutôt au mal et à la douleur d'exister qu'il a affaire. Vivre est un arrachement au principe de plaisir freudien, et le bien que peut éprouver un sujet quant à son existence serait issu de cet arrachement. « Le bien est voulu, il est le résultat d'un acte », dit Artaud. La douleur, elle, a fonction d'indice. Elle témoigne de la cruauté de l'effort fait pour s'extirper de la passivité et fait le fil à plomb de la vie. « Elle n'est pas rédemption, mais vigilance ⁹. » Freud l'a fait remarquer dès *l'Esquisse*. Pour lui, la douleur est un signal essentiel pour l'être humain, à la fois comme limite... et comme preuve de son être de vivant. C'est une caractéristique humaine de pouvoir choisir d'être du côté de Socrate mécontent. N'est-ce pas la tâche du symptôme qui dans sa cruauté logique impose au sujet de se maintenir sur la brèche de ce qui fait faille pour lui, « dans l'inconfort et sans repos ¹⁰ » ?

En reprenant la fonction du symptôme à l'éclairage de ce que dit Artaud sur l'acte et le bien, la dernière phrase du « Temps logique » de Lacan prend une

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. P. Bruno, *Antonin Artaud, Réalité et poésie*, Paris, L'Harmattan, 1999.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

dimension nouvelle. Si le symptôme du sujet est un « effort cruel pour exister¹¹ », mais dont l'acte est un bien, ne constitue-t-il pas ce « mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation "humaine", en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du "je" » ?

La psychanalyse n'offre pas de garantie. La vie après l'analyse n'est pas sans revers ni sans difficultés, mais une chose est acquise pour le sujet : il se reconnaît en tant que tel, avec les effets d'irréductibilité à l'Autre qu'il produit. Le « mal » s'élabore pour se résoudre dans la nécessité de témoigner auprès des autres, semblables, que c'est ce qui est inassimilable qui exige de prendre place. Cela seul garantit au sujet qu'il peut soutenir sa position dans la communauté humaine. À condition qu'il le veuille.

11. *Ibid.*